

Éric Vuillard, Goncourt 2017 : « L'histoire est une manière de regarder le présent »

Par Françoise Dargent, [Le Figaro](#), 6 novembre 2017

INTERVIEW - Il est le successeur de Leila Slimani, l'élu du prix le plus prestigieux de la littérature française. Dans *Le Figaro Littéraire*, le romancier explique comment, dans tous ses livres, il cherche à démystifier certains faits historiques grâce à la littérature.

Après la prise de la Bastille dans *14 Juillet*, la conquête de l'Ouest dans *Tristesse de la terre*, la guerre de 14-18 dans *La Bataille d'Occident*, [Éric Vuillard](#) s'est intéressé dans *L'Ordre du jour* à la montée du nazisme. Le nouveau Prix Goncourt explique ce que la littérature peut apporter à l'histoire.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. - Vous relatez l'histoire à travers des faits rarement évoqués. Quel épisode a déclenché votre travail, cette fois ?

ÉRIC VUILLARD. - Lentement, en lisant par intérêt personnel sur la Seconde Guerre mondiale, l'idée m'est venue que la représentation que nous avons du *Blitzkrieg*, de la modernité de l'armée allemande, ne correspondait pas aux faits. Dans le livre, je raconte une spectaculaire panne des Panzer lors de l'Anschluss, loin de la version triomphante que nous en avons. Dans les films d'actualités, les tanks parfaitement cadrés donnent une impression de force, or l'armée allemande était à ce moment principalement à pied et à cheval, et non pas motorisée. Nous avons beau savoir que c'est de la propagande, que ce sont pour l'essentiel des images commandées par [Goebbels](#), elles sont notre fond de l'œil. En racontant cette panne inouïe, je tente d'écorner l'impression de toute-puissance que ces images nous imposent.

Vous évoquez aussi une réunion secrète des industriels allemands avec Hitler, ou le déjeuner d'adieu de Ribbentrop à Londres. Comment avez-vous choisi ces épisodes précis ?

Je me suis servi de photographies, de bouts de films, des Mémoires que j'avais lus, des archives [du procès de Nuremberg](#). C'est ainsi que notre pensée fonctionne, que nous fondons nos opinions, nous coulons dans nos jugements un matériau hétérogène. Il y a par exemple cette lettre frappante de Walter Benjamin: il raconte que la compagnie autrichienne du gaz refuse tout à coup de servir ses clients juifs parce qu'ils ne payent plus leur facture. Or, si elle refusait de fournir les Juifs, c'est qu'ils se suicidaient de préférence au gaz et laissaient des impayés. Lisant cette lettre, on se demande si l'auteur fait de l'humour noir ou s'il dit la vérité. En réalité, c'est sans doute les deux, l'ironie vertigineuse est ici une modalité de révélation de la vérité. Le grotesque macabre répond mieux qu'une analyse. J'ai essayé de rendre un climat, de suivre les petits sentiers de la compromission.

Qu'est-ce que la littérature peut faire entendre de plus que l'histoire ?

Il me semble que pour comprendre certaines choses, nous avons besoin du récit. Si les chiffres peuvent être glaçants, bouleversants parfois, incarner les personnages permet de toucher la réalité d'une manière différente. Et puis, pour celui qui écrit, inscrire les événements dans le temps d'une intrigue oblige à un montage, à un parti pris, qui permet de saisir des choses que l'on n'aurait pas pu comprendre autrement. C'est l'effet « chandeliers de Jean Valjean » ; emporté par l'histoire qu'on raconte, on est bien obligé de les prendre soi-même, ces chandeliers !

« Grâce aux archives, il est possible de raconter l'intimité des grands personnages, du même coup, cela permet de rincer la grande histoire, de la rendre moins imposante »

Qu'est-ce qui rapproche ces deux disciplines?

La littérature et l'histoire ont toujours eu des rapports endogames. *L'Illiade* est un poème, mais c'est aussi un livre d'histoire. Quand on lit *Les Misérables*, on rencontre sans cesse des épisodes de la vie collective. Il n'y a pas d'histoire sans composition, pas de science sans récit. Le savoir est agencé comme un roman, il a structure de fiction. L'art d'écrire, le style lui-même, est l'art des rapprochements.

Laisser de côté la grande histoire pour s'intéresser aux plus ordinaires n'est pas nouveau...

Tout au long du XXe siècle, les historiens et les écrivains se sont intéressés de plus près aux individus ordinaires, se rapprochant d'une certaine façon de la vie du peuple, de ses souffrances. Cela accompagne le processus démocratique. En revanche, cela oblitère les responsabilités, la vie quotidienne paraît abandonnée à elle-même, comme s'il n'y avait personne aux commandes. C'est frappant avec les romans sur la Grande Guerre ; chez Giono ou Céline, on est plongé dans le malheur commun, on est dans les tranchées. On n'est jamais en embuscade à l'intérieur du quartier général ou des ministères. On ignore ce qui s'y passe...

D'où votre volonté de raconter la montée du nazisme depuis les lieux de pouvoir européens?

Oui, c'est une forme de réalisme, une manière de pénétrer les endroits fermés. C'est d'ailleurs ce que réclame implicitement le terme de « transparence ». Grâce aux archives, il est possible de raconter l'intimité des grands personnages, du même coup, cela permet de rincer la grande histoire, de la rendre moins imposante.

Votre livre résonne explicitement avec le présent. Pourquoi?

L'histoire est toujours une autre manière de regarder le présent. Bien sûr, le monde est aujourd'hui radicalement différent de celui des années 1930, et pourtant les coordonnées se ressemblent. Nous assistons à une montée de l'autorité, du racisme, mais aussi à une forte emprise de la finance, à une aggravation des inégalités. Avec ce livre, j'ai voulu suivre le développement des compromis, les paroles raisonnables, les négociations entre personnes responsables qui ont permis l'installation du fascisme.

Quelle est la part d'invention dans vos récits?

Au sens strict, elle est minime. Je peux prêter quelques pensées, des sentiments aux personnages. Lorsque je raconte l'entrevue du chancelier d'Autriche, Schuschnigg, avec Hitler, je n'invente pas le dialogue que Schuschnigg rapporte dans ses Mémoires, mais je le réinterprète. Je n'ai pas la même idée que lui de son rôle. Ce qui dans son attitude lui semble grand peut nous paraître ridicule. Ce qui lui semble sans conséquence peut nous paraître décisif. C'est cela qui est de l'ordre de l'invention au sens fort ; et ça ne relève pas vraiment de l'imagination.

Revendiquez-vous un rôle moralisateur en tant qu'écrivain ?

Je ne parlerais pas de morale. Mais on n'écrit pas hors du monde. Je suis imprégné de mon époque et mes livres sont également des productions sociales. Il y a deux positions concurrentes: faire comme si le monde était transparent, sans idéologie, comme si les faits étaient des données brutes, et que les romans pouvaient être neutres. Ce n'est bien sûr pas le cas. L'autre solution consiste à tenter d'écarter ou de dévoiler une part de l'idéologie qui nous traverse. Dans une époque trouble, comme la nôtre, où l'avenir est incertain, une plus grande clarté me semble nécessaire. Et si l'écriture est une manière de trancher, d'y voir un peu plus clair, cela n'est possible qu'en s'exposant.